

Avant-propos

Aujourd'hui comme hier, mais sans doute avec une acuité particulière dans un contexte de crise, la différence est source de crispations et de replis identitaires. L'autre, le différent, fait bien souvent peur. Et si Sartre avait vu juste : « *L'enfer, c'est les autres* » ?

Dans cette analyse, Vanessa Della Piana, formatrice permanente au Cefoc, soutient l'idée que l'altérité, au-delà des peurs et des mécanismes de domination qu'elle est susceptible de générer, est fondamentalement féconde, non seulement sur le plan de la construction individuelle, mais aussi pour la construction du vivre-ensemble¹.

Dans une première partie, l'auteure définit les contours de la notion d'altérité. Elle montre en quoi l'altérité est source de vie et d'humanisation. Faisant appel à plusieurs disciplines en sciences humaines (psychologie, pédagogie, sociologie, philosophie), elle démontre que toute construction identitaire est indissociable du rapport à l'autre.

Dans une seconde partie, l'analyse développe quelques défis majeurs auxquels l'altérité est confrontée aujourd'hui, dans un monde où l'idéologie néolibérale est prégnante, et à l'aune des idéaux de liberté, d'égalité et de fraternité.

Mots-clés : Éducation – Humanisation – Individu – Pédagogie

Introduction

Les différences sont partout autour de nous. Selon les cas, elles nous surprennent, nous agacent, nous font peur, nous indiffèrent, nous interpellent, nous provoquent, nous fascinent... et nous façonnent aussi ! Dans une première partie de cette analyse, il s'agira de comprendre en quoi l'altérité, ce qui est autre, est non seulement une richesse, mais plus encore, une nécessité fondamentale pour que la vie humaine puisse s'épanouir.

Vous avez dit « altérité » ?

Premièrement, l'altérité désigne ce qui appartient au registre de la différence : il s'agit de « l'autre »² de quelque chose ou de quelqu'un, de ce qui est différent à certains égards. D'ailleurs, chacun d'entre nous est forcément l'autre de quelqu'un !

Ensuite, l'altérité renvoie au registre de la négation : dire que A est « autre » que B, cela revient à dire que A n'est pas B. Quand je rencontre l'autre, je reconnais en lui ce que je ne suis pas. Dans un couple par exemple, celui ou celle dont on disait qu'il était un « alter ego » (un « autre moi-même ») s'avère généralement, au fil du temps, être bien plus être un « alter » qu'un « ego » !

¹ Ces questions ont fait l'objet d'une session de formation organisée par les Équipes Populaires en janvier 2014 à Hurtebise : « *L'autre : objet de nos peurs ou source d'humanisation ?* ».

² Dans le cadre de cette analyse, il a été choisi d'orthographier le substantif « autre » avec un « a » minuscule. La majuscule est employée plutôt pour désigner l'altérité « du dedans » (voir plus loin : « *Je est un autre* » ou *les apports de la psychanalyse*).

Dire que A est autre que B, c'est aussi dire que A *est* et que B *est*. L'altérité existe de fait. Dès qu'on naît, on est... différent ! La vie porte la différence en elle-même. L'altérité s'impose à nous dès la naissance, et même avant, comme le montreront les lignes qui suivent.

L'altérité, source de vie

La différence est une richesse, dit-on souvent. Mais la science enseigne que c'est plus encore : c'est une condition essentielle à la survie de l'humanité. Ainsi, on sait aujourd'hui, par la génétique des populations, qu'au cours de l'évolution, la nature a eu pour effet de préserver la diversité humaine et environnementale plutôt que de modeler ce qui est vivant autour d'un même type. Quant à la génétique humaine, elle enseigne que le manque de diversité dans les gènes provoque des dégénérescences. On pense ici aux mariages consanguins chez les Rois de France par exemple : ils avaient pour but de conserver la pureté de la lignée et d'empêcher les étrangers d'entrer dans le clan des familles royales. Mais cette recherche du « même » a provoqué bien des tares génétiques...

Il est donc désormais avéré que c'est la diversité qui produit la robustesse face aux agressions extérieures. Au niveau d'un organisme humain mais aussi au niveau d'un écosystème (d'où l'importance accordée aujourd'hui à la préservation de la « biodiversité »). Ainsi, le généticien Albert Jacquard affirme qu'un bon patrimoine génétique collectif est un patrimoine divers³. En effet, la capacité d'un groupe humain à se renouveler et à lutter contre l'érosion du temps, de génération en génération, est d'autant plus efficace que ses possibilités d'adaptation à un milieu changeant sont larges. C'est dire que l'avenir des humains dépend de la variété de la collection de leurs gènes !

Bref, ces quelques notions invitent à penser que ce n'est pas l'uniformité et l'inertie qui caractérisent la vie, mais bien plutôt l'altérité et le mouvement. Ce constat dépasse largement le champ de la biologie, comme le démontrent les lignes qui suivent : les sciences humaines abondent dans le même sens.

L'altérité, source d'humanisation

« *Si je diffère de toi, loin de te léser, je t'augmente* » (A. de Saint Exupéry)

« *La personne n'existe que vers autrui, elle ne se connaît que par autrui, elle ne se trouve qu'en autrui* » (E. Mounier)

D'emblée, la notion d'altérité fait écho à celle d'identité. En effet, la psycho-sociologie nous enseigne qu'il est impossible de construire son identité (c'est-à-dire répondre à la question « qui suis-je ? ») sans passer pas par la relation aux autres. En Afrique, il existe d'ailleurs un mot pour résumer cette idée : ubuntu, c'est-à-dire « je suis parce que nous sommes ».

De nombreuses études ont été menées sur la question de l'identité. En sciences humaines, comme ailleurs, chaque théorie explicative a sa propre orientation qui, de fait, exclut d'autres regards. En voici quelques exemples (qui caricaturent volontairement les divergences) : l'approche psychanalytique fait la part belle à l'inconscient. Au sein-même de cette approche, celle des disciples de Freud n'est pas la même que celle des disciples de Jung : les premiers s'intéressent à l'inconscient de la personne, les seconds s'intéressent plutôt à l'inconscient collectif. Contrairement à la psychanalyse, l'école comportementaliste aborde la construction de l'individu par l'observation des seuls comportements visibles (et ne s'intéresse pas à son inconscient). L'approche systémique, quant à elle, s'intéresse aux systèmes et aux interactions au sein d'un groupe, plutôt qu'à l'individu isolé ; etc.

Les psychopédagogues Pourtois et Desmet⁴ ont choisi de chausser plusieurs de ces « paires de lunettes » à la fois. Ils ont réalisé une revue de la littérature scientifique au sujet de l'identité (approches sociologiques, psychologiques, pédagogiques...). Ils ont pointé douze dimensions

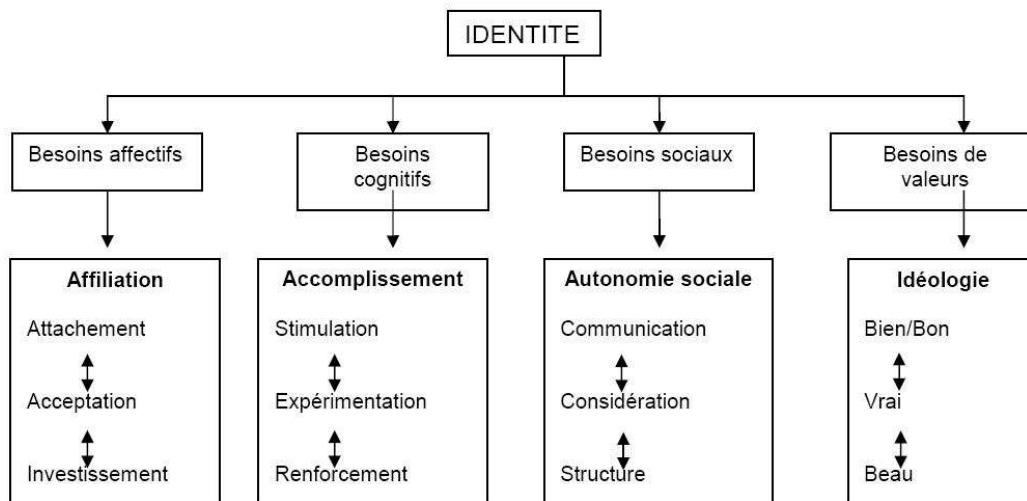
³ A. JACQUARD, *Éloge de la différence*, Paris, Seuil, 1981.

⁴ J.-P. POURTOIS, H. DESMET, *L'éducation postmoderne*, Paris, PUF, 2008.

qui apparaissent comme étant au cœur de la construction de toute personne. Il s'agit de douze besoins⁵ qui se répartissent en quatre catégories :

- les **besoins affectifs** : toute personne est en quête d'affiliation. Chacun a besoin d'être relié à d'autres. Mais aussi de se savoir relié à une histoire familiale et sociale, de se sentir inscrit dans une certaine continuité intergénérationnelle. Concrètement, toute personne a donc besoin d'être *attachée* à d'autres, de se sentir *acceptée* et d'être *investie* d'un avenir, de projets, d'une place aux yeux des autres.
- les **besoins cognitifs** : toute personne est en quête d'accomplissement personnel et a besoin de pouvoir agir sur son environnement, de le comprendre, de le maîtriser. Il s'agit donc d'un besoin de « pouvoir » sur les choses, de curiosité et de connaissance. Pour le rencontrer, la personne a besoin d'être *stimulée*, d'*expérimenter* des choses nouvelles, mais aussi d'être *renforcée*, félicitée, motivée, informée sur les conséquences de ses actions... Ce sont ces interactions avec les autres qui vont ainsi permettre de développer savoirs, savoir-être, savoir-faire...
- les **besoins sociaux** : tout individu est en quête d'autonomie. Au départ, l'enfant est dépendant de son milieu. Le processus qui conduit de la dépendance à l'autonomie suppose qu'il puisse *communiquer* avec d'autres et qu'il se sente *considéré* et estimé. Pour pouvoir devenir autonome (pour pouvoir se donner ses propres lois), toute personne passe par un processus de socialisation : elle se confronte à des cadres de vie, à des règles, à des *structures* que d'autres (la famille, les pairs, la société...) lui proposent.
- les **besoins de valeurs** : toute personne est en quête de sens et de valeurs (qui ont trait à la recherche du *Bien*, du *Bon*, du *Vrai*...). Bien évidemment, ces valeurs ne viennent pas de nulle part : elles sont transmises par l'entourage. La famille, l'école sont les principaux lieux de transmission des valeurs, mais pas les seuls.

Le schéma ci-dessous synthétise les douze dimensions à travers lesquelles l'être humain construit son identité tout au long de sa vie.



À y regarder de plus près, cette manière d'approcher l'identité suggère que toute personne s'épanouit dans une dynamique entre « être relié, appartenir » et « s'autonomiser, s'individuer » ; entre « être pareil à d'autres » et « être différent, devenir soi-même ». Il est important de se sentir affilié à d'autres, d'appartenir à des groupes, de communiquer avec

⁵ Si ce modèle est centré sur des « besoins », il n'en reste pas moins qu'il considère la personne comme disposant également de ressources. En quelque sorte, si chacun vit ces besoins au cours de son existence, il est aussi une ressource pour répondre aux mêmes besoins chez l'autre.

d'autres... Mais il est tout aussi important de s'accomplir personnellement, de développer ses propres compétences, de s'autonomiser par rapport aux groupes d'appartenance... Si naître, c'est appartenir, grandir, c'est (aussi) partir et se détacher !

L'ensemble des douze besoins expriment également une forme d'inter-dépendance entre l'individu et les autres. L'identité n'est donc pas une « bulle » qui se construirait indépendamment des autres. Au contraire, elle se construit en interaction constante avec les autres. Le « je » se constitue au cœur de ces interactions avec le monde.

L'homme qui se fait tout seul, le « self made man » à l'américaine, est donc un mythe !

En effet, il n'y a pas d'identité possible sans altérité. L'altérité est à l'origine de l'identité, et ce, dès avant la naissance. Alors que le fœtus est dans un état de symbiose avec sa mère, l'enfant existe déjà dans l'imaginaire et le discours des autres. Il suffit de songer aux projets que les parents élaborent pour l'enfant, au choix du prénom... Un choix qui est d'ailleurs révélateur de la dynamique entre « être relié » et « être soi ». D'une part, le nom de famille inscrit l'enfant dans un rapport de filiation à d'autres qui le précèdent. D'autre part, le prénom va plutôt définir une originalité : je suis à la fois singularité et appartenance... mais sans appartenance, je ne suis rien !

De nombreux chercheurs se sont penchés sur l'importance décisive de l'altérité dans le développement de l'identité. Le psychiatre John Bowlby est parmi les premiers à développer une « théorie de l'attachement ». À partir d'observations de bébés avec leur mère, il démontre que le besoin social de contact intime est une caractéristique innée de l'espèce humaine. Pour lui, l'autre est celui qui assure un besoin premier de sécurité.

Pour Henri Wallon⁶ aussi, l'homme est un « animal social » dès sa naissance. Il est immergé dans les relations aux autres à travers les émotions, les rituels et les coutumes dont il est l'objet. Wallon a démontré que l'enfant ne se développe pas simplement parce que la maturation est à l'œuvre, mais aussi parce que le milieu offre des opportunités à l'enfant. Pour lui, l'autre est celui dont on ne peut se passer à tous les stades de développement.

En effet, lors des premiers mois, le bébé ne fait pas la différence entre sensations internes et externes. Il n'a pas conscience de son identité, de son enveloppe corporelle. C'est grâce aux interactions avec les autres, et donc très progressivement, qu'il va pouvoir accéder au sentiment de soi-même. Au stade émotionnel (entre trois mois et un an), l'enfant entre en communication par le sourire, les gestes. Ce sont des réactions spontanées, qui n'ont pas encore de sens pour le nouveau-né (à cet âge, pleurer n'est pas un caprice, c'est une réaction innée). C'est grâce aux autres que le bébé va apprendre à donner du sens à ce qu'il fait ou éprouve. L'entourage va alors proposer à l'enfant une interprétation de ses réactions. Celui-ci va ainsi apprendre à associer son comportement à la réaction des autres (pleurer provoque la compassion, les soins, etc). C'est ainsi grâce aux réponses des autres que l'intentionnalité dans la communication va pouvoir se mettre en place (l'enfant pleure intentionnellement quand il devient capable d'anticiper que maman va venir le rassurer...).

Au stade sensori-moteur (entre un an et trois ans) apparaissent les premiers signes du fait que l'enfant commence à se différencier des autres. Par exemple, c'est l'apparition de l'empathie : l'enfant va consoler un autre enfant qui pleure, sans pleurer avec lui (comme il l'aurait fait auparavant par mimétisme). Il n'imité plus forcément les réactions des autres, comme par effet miroir.

C'est au stade du personnalisme (entre trois et six ans) que l'enfant acquiert réellement la conscience de soi. Les autres vont lui permettre de s'affirmer dans son identité : l'enfant accentue sa différence avec son entourage pour s'affirmer (il refuse d'obéir, d'être aidé). Il affirme son identité par une crise d'opposition. Il part à la conquête de l'autonomie : c'est l'âge d'or du « non », du « moi », du « mien »... Le moi se pose en s'opposant.

Mais évidemment, ce n'est pas parce que la conscience de soi est acquise que, pour autant, la construction de la personne est achevée ! Elle continuera d'évoluer tout au long de la vie, sous l'effet des groupes d'appartenance, des institutions fréquentées, etc. L'entourage suggère des identifications, par l'inculcation de normes auxquelles se conformer. L'identité va aussi

⁶ Henri Wallon (1879 – 1962) est un philosophe, psychologue, neuropsychiatre, pédagogue et homme politique français.

continuer d'être influencée par les images des parents, des frères et sœurs, des pairs... mais aussi par les idéaux et les modèles véhiculés dans les médias, dans le milieu professionnel, etc. L'enfant, puis l'adulte, va continuer à s'identifier à des « nous » auxquels il participe, mais il va aussi s'en distancier à certains égards. On le voit : l'identité est sans cesse mise au travail, elle s'invente continuellement. C'est un jeu de construction permanent, dans lequel l'altérité joue un rôle essentiel.

Bref, à l'issue de ce détour en sciences humaines, on peut pointer un paradoxe, qui ne l'est cependant qu'en apparence : l'identité ne s'acquiert que grâce à l'altérité et l'autonomie ne s'acquiert que grâce à l'interdépendance. Jean-Paul Sartre disait : « Pour obtenir une vérité quelconque sur moi, il faut que je passe par l'autre ». En effet, c'est en me frottant à d'autres que je peux définir qui je suis : j'ai besoin d'un enfant pour me sentir père, d'un homme pour me sentir femme... Finalement, la construction identitaire est un jeu permanent entre le même et le différent, entre le semblable et le dissemblable. Tout l'enjeu est de trouver la bonne distance entre l'alter (la logique de différenciation) et l'ego (la logique d'identification). Il s'agit de chercher à conjuguer le besoin d'être soi et pour soi (besoin d'accomplissement personnel, d'autonomie) et le besoin d'être avec les autres et pour les autres (besoin d'affiliation, de liens sociaux).

Cet enjeu est d'ailleurs présent à tous les niveaux de la vie humaine, depuis les relations interpersonnelles jusqu'aux projets de société (de manière simplifiée et caricaturale, on pourrait dire que si le projet néolibéral met le curseur du côté « être soi et vivre pour soi », le projet communiste met le curseur du côté « être avec les autres et pour les autres »)⁷.

« Je est un autre » ou les apports de la psychanalyse

Il n'y a donc pas d'identité sans altérité. Jusqu'ici, l'altérité a été entendue comme « les autres », « un autre moi-même » (d'autres personnes qui disent « je », tout comme moi). La psychanalyse amène des éléments complémentaires pour appréhender la question de l'altérité.

Elle considère l'homme comme cherchant avant tout à satisfaire ses propres pulsions. L'autre est ainsi celui qui empêche une personne d'affirmer son désir de manière absolue. Il est celui qui pose les limites inhérentes à la vie en société. Pour Lacan, cet autre qui me permet de comprendre que je ne suis pas tout-puissant est l'autre avec un petit « a », c'est-à-dire un autre moi-même, une autre personne.

Mais il existe aussi, dans le langage de la psychanalyse, un Autre avec un grand « A ». C'est cet autre *en* moi-même : c'est la part d'inconscient qui existe en chacun. Ce qui rejoint les intuitions de Rimbaud quand il écrit « *Je est un autre* », ou encore du poète Michael Edwards quand il affirme : « *Il faut pouvoir se dire 'tu' à soi-même* »⁸. Finalement, ce qu'enseigne l'approche psychanalytique, c'est qu'il existe une altérité « du dedans »⁹.

En effet, en chacun d'entre nous, il y a des différences :

- au fil du temps, la personne évolue. Personne n'est le même que dix ans auparavant... Ceci désigne l'altérité diachronique : à des temps différents, la personne est différente !
- pour définir qui je suis à quelqu'un, je ferai appel à plusieurs aspects différents en moi : homme, père, travailleur, de nationalité belge, de culture italienne, passionné de sport... Chacun d'entre nous est traversé par de multiples appartenances et ne peut être réduit à une seule d'entre elles : une même personne est, *à la fois*, chacune des dimensions de son identité. Sans compter que l'identité est faite d'une part consciente et d'une part inconsciente. Pour Jung, la personne est également faite d'animus (sa part masculine)

⁷ Voir à ce sujet J. GÉNÉREUX, *La Dissociété*, Paris, Seuil, 2007.

⁸ Pour ce poète, l'étranger est une « aubaine ». Il affirme : « *Restons étrangers pour mieux nous comprendre* ». D'ailleurs, étranger et aubain se confondaient au Moyen Âge : « aubaine » vient de « aubain » qui voulait dire « étranger » (c'est-à-dire appartenant à un autre ban). Si un étranger mourait sur le territoire d'un seigneur français, tous ses biens revenaient au seigneur : une « aubaine » !

⁹ Cette terminologie est plutôt celle de la philosophie, qui considère qu'il existe aussi une altérité au dehors (deux choses extérieures à moi sont différentes entre elles : un camion est différent d'un oiseau ; Médor est un autre chien que Milou...) et une altérité du dehors (c'est l'autre que moi. L'autre possède certains caractères qui le différencient de moi et qui peuvent provoquer en moi des réactions comme la haine, l'amour, la peur, l'hostilité...).

et d'anima (sa part féminine). On peut aussi être tantôt dominé tantôt dominant, à la fois « bon » et « méchant », etc. Tout ceci désigne notre altérité synchronique : dans le même temps, chacun d'entre nous est plusieurs à la fois.

Bref, il y a du différent en chacun(e) : tout n'est pas cohérent, uniforme, homogène dans l'identité d'une personne. Et faute de prendre conscience et d'accepter cette « altérité du dedans », on risque bien d'avoir du mal à accepter « l'altérité du dehors », celle qui vient des autres... Un exemple : une personne issue de l'immigration, établie en Belgique depuis plus de vingt ans, dont on dirait qu'elle est « bien intégrée ». Elle dit de ceux qu'elle perçoit comme les « nouveaux étrangers » : « *Ils sont tous pareils... Ils viennent profiter de notre système de sécurité sociale ! Moi ? Ce n'est pas pareil : je suis belge !* »... Dans ce cas, une altérité du dehors (l'immigré qui arrive) ne viendrait-elle pas faire écho à une altérité du dedans (l'immigrée que j'étais) ? Ou encore ce fils d'ouvrier ayant connu une ascension sociale et qui désormais dédaigne la classe ouvrière, comme pour mieux s'en distinguer...¹⁰

Reconnaître que sa propre identité est plurielle, nommer et accepter ses différences, en développer une conscience fière, voilà qui peut sans doute aider à accepter que l'identité des autres est également plurielle. Voilà aussi qui peut éviter d'essentialiser l'identité (par exemple, quand on affirme : « *ils sont tous comme ci ou comme ça...* »), d'enfermer l'autre dans des étiquettes ou dans « ses plus étroites appartenances »¹¹.

Il s'agit là d'un réel défi pour aujourd'hui, alors qu'on observe une (re)montée inquiétante des nationalismes. La dimension identitaire d'appartenance à un pays-nation est de plus en plus survalorisée, alors même que, comme cela a été souligné, toute identité est multiple... Réduire l'identité à cette seule dimension peut provoquer bien des ravages : exclusion, racisme, protectionnisme à outrance, repli sur soi ou sur un « patriotisme économique ». En effet, en surinvestissant la caractéristique de l'identité qu'est la nationalité (ou la religion, etc.), nous ne sommes plus en mesure de nous reconnaître que dans ceux qui ont cette même caractéristique. Or, bien d'autres dimensions de notre identité pourraient nous relier à ces « autres » !

L'altérité, source de peur : la peur de l'autre, une peur pour soi ?

Ces exemples amènent à considérer que, dans certains cas, l'altérité peut se faire bousculante : quand l'autre vient déranger les habitudes, les cadres mentaux, les valeurs, des facettes de l'identité qui avaient été mises de côté... L'autre éveille alors un intérêt, en positif (il se fait intéressant, attirant, intrigant...) ou en négatif (il se fait inquiétant, menaçant, hostile...).

Lorsque l'autre est perçu comme une menace, au moins quatre types de réactions peuvent surgir¹² :

- je vais nier l'autre dans son existence, voire le détruire. À un niveau macrosocial, des guerres ethniques sont révélatrices de ce type de logique face à l'altérité ;
- je vais me servir de l'autre comme d'un objet qui peut m'être utile. Je le récupère alors comme un objet qui sert mon propre intérêt. Les exemples sont nombreux à travers l'histoire des colonisations ;
- je vais renoncer à moi-même pour être comme l'autre : je me fonds alors dans l'autre pour ne plus vivre mes différences. On peut considérer, sous un certain

¹⁰ La question est éminemment sociale, au-delà de toute dimension psychologique : l'hypothèse pourrait être développée que les différences socialement stigmatisées vont plus facilement être « gommées » par la personne.

¹¹ « *C'est notre regard qui enferme souvent les autres dans leurs plus étroites appartenances, et c'est notre regard aussi qui peut les libérer.* » (A. Maalouf, *Les identités meurtrières*, Paris, Grasset, 1998).

¹² Voir aussi J. DE FINANCE, *De l'un et de l'autre, Essai sur l'altérité*, Editrice Pontificia Università Gregoriana, Rome, 1993.

angle, que la logique des politiques d'assimilation¹³ va dans ce sens : les immigrants sont appelés à se comporter pareillement aux populations autochtones.

Dans ces trois cas de figure, les réactions tendent à supprimer l'altérité, les différences, pour revenir à une sorte d'homogénéité, d'uniformité. Or, comme l'ont souligné les lignes qui précèdent, la génétique comme les sciences humaines enseignent que la recherche d'homogénéité à tout prix est une logique bien plus mortifère que féconde !

Quand l'altérité suscite la peur, une quatrième voie est possible :

- apprivoiser, nommer sa peur pour mieux la dépasser. Il s'agit alors d'accepter que l'autre est, a le droit d'exister avec ses différences, sans chercher à les supprimer. La peur peut alors jouer comme une invitation à mieux se connaître et à mieux connaître l'autre.

Bien évidemment, reconnaître que les différences existent sans chercher à les supprimer ouvre la voie à la conflictualité... Puisqu'il ne s'agit plus de chercher à tout prix à gommer les aspérités, alors comment « vivre ensemble » en faisant place aux différences ? Autrement dit, comment faire société commune dans une société diverse ? C'est ce que le second volet de cette analyse propose de questionner.

Vanessa Della Piana

Formatrice permanente au Cefoc

¹³ L'assimilation désigne le processus par lequel les groupes minoritaires dans une société donnée vont progressivement perdre leurs caractéristiques culturelles pour devenir tout à fait semblables culturellement aux membres de la majorité. À ce sujet, voir notamment : <http://www.cribw.be/wordpress/wp-content/uploads/2013/03/Une-breve-histoire-de-limmigration-en-Belgique.pdf>.

Pour aller plus loin

Albert JACQUARD, *Éloge de la différence*, Paris, Seuil, 1981.

Amin MAALOUF, *Les identités meurtrières*, Paris, Grasset, 1998.

Jean-Pierre POURTOIS, H. DESMET, *L'éducation postmoderne*, Paris, PUF, 2008.

Pour réfléchir et travailler ce texte en groupe

1. Regards sur l'expérience personnelle et en groupe

Ces outils-piqûres permettent d'aborder la question de l'identité, notamment l'identité d'appartenance¹⁴.

> L'arbre généalogique

Chacun est invité à faire son arbre généalogique, sur trois générations, sur une affiche qui lui est personnelle. On peut y indiquer : les prénoms, les noms, les professions, les passions... des membres de la famille qui ont été identifiés. Ensuite, demander à chacun de se situer par rapport à ces différentes caractéristiques : en quoi suis-je « pareil » ou « différent » de mes aïeux ? Qui a été marquant dans mon histoire personnelle (m'a orienté dans un sens, m'a inspiré, guidé...) ?

> Le prénom

Chacun réfléchit à son prénom : d'où vient-il ? Que sais-je des raisons qui ont poussé mes parents à me prénommer ainsi ? Quelles envies, quels projets, quelles images de l'enfant à naître ont bien pu avoir mes parents en choisissant ce prénom ? Et si je pense à mon « nom de famille », qu'est-ce que cela dit de mes origines ?

> Le blason

Chacun indique, sur une affiche représentant un blason découpé en quatre parties : son métier ou une passion, ce qui me tient à cœur dans la vie, ce que je rejette/ce à quoi je n'adhère pas comme valeurs, un projet auquel je tiens pour l'avenir. Après avoir complété le blason, se demander : « *et si j'avais complété ce blason voici une quinzaine d'années, qu'aurais-je écrit ?* »

Après que chacun ait réfléchi sur base d'un ou plusieurs de ces outils, l'animateur peut proposer une mise en commun : qu'est-ce qui vous a frappé à la suite de ces exercices ? Chacun est libre de communiquer au groupe ce qu'il souhaite dire de lui.

2. Lecture du texte

3. Réactions

- a. Qu'est-ce qui vous frappe dans ce texte ?
- b. Y a-t-il des liens avec la réflexion qui a été menée en groupe ? Avec vos propres expériences de vie ? Lesquels ?
- c. Qu'est-ce que vous trouvez important de retenir pour votre vie, vos engagements ?

¹⁴ Pour un travail de formation en Éducation permanente sur la question de l'identité, voir notamment V. HERMAN et J. DEPASSE, *Raconter pour relier*, Namur, Cefoc, 2012.